PQ
2252
.B6
1863

U d'/of OTTAWA
39003002544095

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesbonscontesfon00cham

LES BONS CONTES

FONT LES BONS AMIS

TABLE

POLICHINELLE ET LA MORT
Page 5.

GUILLAUME ET MARTIN
Page 23.

LE GRAND CARTON VERT DU PETIT PEINTRE BIDOIS
Page 33.

POLICHINELLE ET LE CHAT
Page 41.

LA LÉGENDE DU DAGUERRÉOTYPE
Page 53.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

JUIN 2 6 1972

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PG
5352
G4
v.13

POLICHINELLE & LA MORT

Au lever du rideau, on entend Polichinelle chanter au dehors.

LA MORT, POLICHINELLE dans sa maison.

Entre la Mort, sous son apparence de squelette, une faux à la main; long manteau rouge, chapeau à plumes.

LA MORT

(*frappant à la porte de Polichinelle*).

Toc, toc.

POLICHINELLE.

Qui va là?

LA MORT (*s'enveloppant de son manteau*).

Une dame de tes amies.

POLICHINELLE (*à la fenêtre*).

Une dame! je descends.

LA MORT (*posant son chapeau sur le coin de l'oreille*).

Il ne faut pas que le drôle me reconnaisse.

POLICHINELLE.

Bonjour, madame. (*Il tourne autour d'elle.*) Je ne me rappelle pas avoir eu l'avantage de vous voir encore.

LA MORT.

Pardon, mon cher Polichinelle. J'étais à l'enterrement de ta femme.

POLICHINELLE.

Ah! vraiment.

LA MORT.

Tu ne te souviens pas m'avoir vue aux funérailles du commissaire ?

POLICHINELLE.

Ma foi, je n'y étais pas.

LA MORT.

Et ce pauvre notaire que tu n'as pas laissé seulement faire son testament?

POLICHINELLE.

Bah! il en avait fait tant d'autres. Vous vous intéressiez à ce notaire, madame?

LA MORT.

Je conduisais le deuil.

POLICHINELLE (*à part*).

Mais c'est une personne funèbre !

LA MORT.

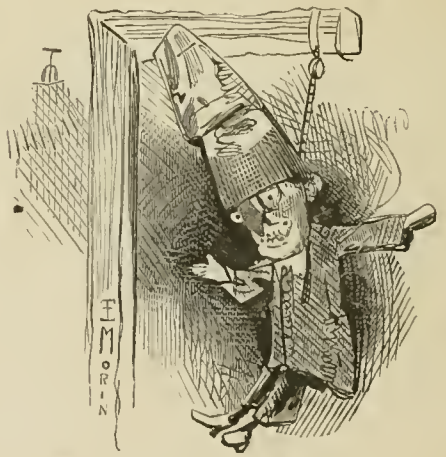
J'ai versé quelques larmes aux obsèques de ce malheureux gendarme !...

POLICHINELLE.

Moi pas.

LA MORT.

Entre nous, était-il bien nécessaire de pendre le bourreau ?



POLICHINELLE.

Histoire de lui faire goûter sa cuisine. Étiez-vous liée aussi, madame, avec ce bourreau ?

LA MORT.

Il m'avait rendu tant de services.

POLICHINELLE.

Des services!.... Vous seriez donc?...

LA MORT.

La Mort.

POLICHINELLE.

Brrrr!... Madame, enchanté de faire votre connaissance.... Ah! vous êtes la Mort! Eh bien, ça me fait plaisir de vous voir.... Vous vous portez bien?

LA MORT.

Pas mal, et toi ?

POLICHINELLE (*saluant*).

Merci, madame, l'estomac fonctionne avec régularité; et si vous le permettez, nous allons boire une bouteille à votre santé.

LA MORT.

Non vraiment.

POLICHINELLE.

Sans façon !

LA MORT.

Je ne prends jamais rien entre mes repas.

POLICHINELLE.

J'ai dans ma cave une vieille bouteille que j'aurais bue avec tant de plaisir en votre compagnie.... Allons, laissez-vous tenter ?

LA MORT.

Le vin m'est contraire...

POLICHINELLE.

N'entrerez-vous pas un moment vous reposer chez moi ?

LA MORT.

Je suis pressée, on m'attend de tous côtés.

POLICHINELLE.

Le commerce va bien alors ?

LA MORT

Je ne me plains pas.

POLICHINELLE.

Ah! tant mieux, madame, tant mieux! Mais vous avez sans doute quelque chose à me communiquer?

LA MORT.

En effet, j'ai deux mots à te dire.

POLICHINELLE.

C'est bien aimable à vous, madame. (*A part.*) Je voudrais la voir à tous les diables

LA MORT.

Trêve de compliments. Parlons raison... Polichinelle, est-ce que la vie que tu mènes ne te fatigue pas?

POLICHINELLE.

Moi!

LA MORT.

Je croyais...

POLICHINELLE.

Vous vous trompiez, chère madame.

LA MORT.

Tout a une fin.

POLICHINELLE.

J'ai peu réfléchi à ce détail.

LA MORT.

Tu n'as donc jamais pensé à l'Éternité?

POLICHINELLE.

Pardon, à l'éternité de la bouteille.

LA MORT.

La plus grosse bouteille se vide.

POLICHINELLE.

Hélas! je ne le sais que trop.

LA MORT.

Et cette bouteille vide ne t'a pas ouvert les yeux?

POLICHINELLE.

Jusqu'ici, les dames m'ont trouvé les yeux assez ouverts.

LA MORT.

Songe que je ne suis pas venue ici pour plaisanter. (*Elle brandit sa faux.*)

POLICHINELLE.

Madame est d'humeur maussade ce matin. (*Il prend un bâton.*)

LA MORT.

Polichinelle, ton heure a sonné.

POLICHINELLE.

A quelle horloge, madame?

LA MORT.

Tu as cinq minutes pour manifester tes dernières volontés.

POLICHINELLE.

Ma dernière volonté est de rester ici.

LA MORT.

C'est impossible.

POLICHINELLE.

Napoléon a dit qu'il fallait rayer le mot *Impossible* du Dictionnaire.

LA MORT.

Si tu as quelques affaires à régler, dépêche-toi.

POLICHINELLE.

Madame, je vous lègue ma maison après ma mort... Laissez-m'en seulement la nue-propriété.

LA MORT.

Mais puisque tu vas mourir.

POLICHINELLE

Est-ce vraiment écrit là-haut?

LA MORT.

Ton arrêt est au bout de ma faux.

POLICHINELLE.

Il n'y a pas à revenir là-dessus?

LA MORT.

Il faut mourir.

POLICHINELLE.

Comment, entre amis, on ne pourrait pas s'arranger?

LA MORT.

Me prends-tu pour ton amie?

POLICHINELLE.

Vous vous êtes présentée sous ce titre, madame; et je ne croyais pas qu'une personne de votre sorte descendît à prendre le masque de l'affection.

LA MORT.

Dépêche-toi, te dis-je.... Tes prières sont inutiles. Bien d'autres plus haut placés que toi voudraient se soustraire à ma puissance. J'emmène tous les jours des rois et des empereurs....

POLICHINELLE.

Un empereur, chère madame, vaut-il Polichinelle?

LA MORT.

Trêve à tes sottes comparaisons.

POLICHINELLE.

Dame! Les rois et les empereurs font pleurer plus d'un mortel, et moi je les divertis.

LA MORT.

Bouffon!

POLICHINELLE.

Une belle âme, madame, se cache souvent sous une enveloppe disgracieuse.

LA MORT.

Polichinelle, tu vas me suivre.

POLICHINELLE.

Permettez-moi, madame, de changer de chaussures.

LA MORT.

En route!

POLICHINELLE.

Prenez-vous à droite ou à gauche, madame?

LA MORT.

Suis-moi.

POLICHINELLE.

Mais vous prenez un ton!....

LA MORT.

Assez de verbiage. Tiens! (*Elle lui lance un coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Brrrr! Pas touché.

LA MORT.

Es-tu touché, cette fois? (*Second coup de faux.*)

POLICHINELLE (*il chante*).

Air de la *Dame blanche*.

Recommencez, je vous en prie,
Recommencez, je vous en prie....

LA MORT.

Pan ! (*Troisième coup de faux.*)

POLICHINELLE (*il chante*).

Quand le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan.

LA MORT.

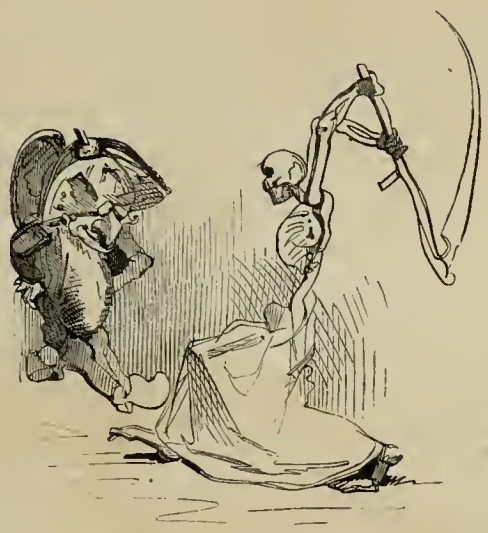
Je vais t'en donner du champagne ! Toc ! (*Quatrième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Toc, toc, qui va là ? Personne.

LA MORT.

Tu vas voir qu'il y a quelqu'un. Pouf ! (*Cinquième coup de faux.*)



POLICHINELLE.

Il n'est pas possible ! madame, votre faux est ébréchée. Il y a au bout de la rue un fort bon rémouleur. (*Il imite le rémouleur.*) Ssssss !

LA MORT.

Drôle, tu ne te moqueras pas de moi plus longtemps. Toung ! (*Sixième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Vous avez certainement, madame, un commencement de rhumatisme dans le bras.

LA MORT.

Je vais te faire passer tes rhumatismes présents et futurs. Heing ! (*Septième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Maintenant, madame, vous ne refuserez pas de vous rafraîchir ?

LA MORT.

Ouais ! (*Huitième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Un peu de courage, chère madame, pour arriver à la douzaine.

LA MORT.

Bing ! (*Neuvième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

Vous êtes un maladroit faux...soyeur, madame. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

LA MORT.

Houp là ! (*Dixième coup de faux.*)

POLICHINELLE.

On parle ainsi aux chevaux ; à Polichinelle, jamais. Assez d'injures, vieille camarde ! (*Il montre son bâton, la Mort recule.*)

Numérote tes os pour les reconnaître, sorcière. (*D'un coup de bâton, il fait sauter la tête de la Mort.*) Là, bien, tu ne ris plus. Tiens! (*D'un coup de bâton, il enlève un bras.*) Es-tu touchée? (*Coup de bâton qui fait sauter une jambe.*) Pan! (*Le bras gauche vole en éclats.*) Toc! (*Idem, la jambe gauche.*) Pouf! (*Il fait sauter les os de la poitrine.*) Toung! (*Il envoie en l'air la colonne vertébrale.*) Heing! (*Il brise la faux.*) Ouais! voilà pour le sablier. (*Coup de bâton au sablier, dans un coin.*) Bing! (*Il prend la tête et la pulvérise.*) Houp là! Iras-tu à ton enterrement? Pleureras-tu à tes obsèques? Condui-

ras-tu le deuil? Va retrouver le notaire, le commissaire, le gendarme, le juge, le bourreau, le magicien, le diable... Ah! j'ai soif. (*Il boit à la bouteille.*) Ce n'était pas là une petite affaire, et je l'ai échappé belle! Mais maintenant je peux chanter : Hurrah! la Mort est morte!

GUILLAUME & MARTIN

Guillaume et Martin étaient deux petits paysans pleins de malice, qui ne pensaient qu'à marauder, à s'introduire dans les clos pour y voler des fruits, à dénicher des nids et à jeter des pierres aux oiseaux de basse-cour.

Deux mauvais garçons, pour tout dire.

Leurs parents, qui les avaient souvent pris en faute, leur recommandaient par-dessus tout de ne pas s'approcher des ruches des abeilles; mais, ainsi qu'il arrive trop souvent, cette recommandation produisit l'effet contraire.

Et voilà Martin qui entraîne son cousin Guillaume du côté des ruches.

—Nous verrons la Reine des abeilles, dit Martin.

—La Reine! s'écria Guillaume enthousiasmé, qui s'imagina qu'elle portait une couronne d'or sur la tête. Mais si les abeilles nous piquaient?

—Laisse donc, reprend Martin, les abeilles ne piquent que les mains, et voilà, dit-il en montrant les moufles vertes de son grand-père, de quoi nous moquer d'elles.

Toi qui n'as pas de moufles, tu resteras derrière moi.

Martin et Guillaume arrivent devant la ruche, Martin étalant avec ostentation ses moufles vertes; et tous deux, la bouche béante, attendent que la Reine des abeilles leur apparaisse dans toute sa majesté.

A l'ouverture de la ruche se montrait tantôt une abeille revenant chargée de butin, tantôt une autre qui allait en recueillir sur les fleurs. Ce spectacle ne répondait pas aux imaginations de Guillaume et de Martin, qui avaient espéré voir sortir en calèche la Reine des abeilles, précédée d'éclatantes fanfares; mais on n'entendait à l'intérieur de la ruche ni cors, ni hautbois, ni trompettes, et rien n'annonçait la prochaine apparition de la Reine.

—Puisque la Reine se cache, dit Martin, je la forcerai bien à se montrer.

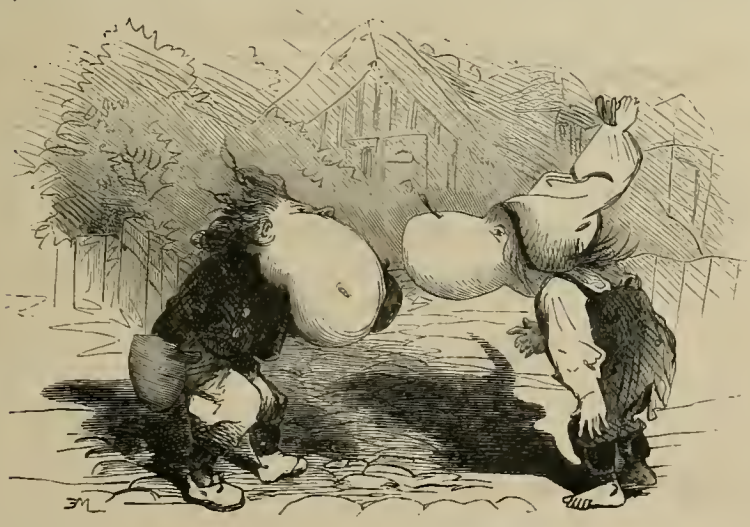
D'un coup de pied il renversa la ruche; mais les abeilles, irritées d'être dérangées dans leurs travaux,

s'attaquèrent aux deux polissons, et Martin, malgré les moufles de son grand-père, reçut des atteintes si cruelles

à la figure, qu'il ne put distinguer si la Reine s'en mêlait ou si ses sujets obéissaient à ses commandements. Et tous deux poussaient de tels cris qu'ils eussent attendri des rochers.

—Ah! vauriens, c'est bien fait, dit le fermier, qui, attiré par les cris, arrivait sur le lieu du désastre. Hors d'ici tout de suite, mauvais sujets! Vous mériteriez un coup de fusil pour avoir renversé ma ruche.

Guillaume et Martin ne se le firent pas dire deux fois



et s'enfuirent pleins de confusion; mais, à peine sortis du clos, ils sentirent comme une montagne s'élever sur leur nez, et une montagne tellement cuisante qu'elle aurait tiré toutes les larmes de leurs yeux, s'ils avaient encore eu des yeux. En un instant, un énorme bourrelet de chair s'était formé comme par enchantement; ainsi ils arrivèrent au village, se rendant à peine compte de la route qu'ils suivaient.

—Seigneur Dieu! s'écria la mère de Guillaume, qui t'a mis dans un état pareil?

Elle reconnaissait son garçon seulement à ses habits.

—Je gagerais que ton mauvais sujet de cousin t'a entraîné dans quelque mauvaise affaire.

Sans répondre, Guillaume et Martin sanglotaient, trépignaient des pieds et portaient la main aux cruelles bouffissures de leur visage.

—Il faut qu'ils soient tombés dans une haie d'orties, disait la brave femme.

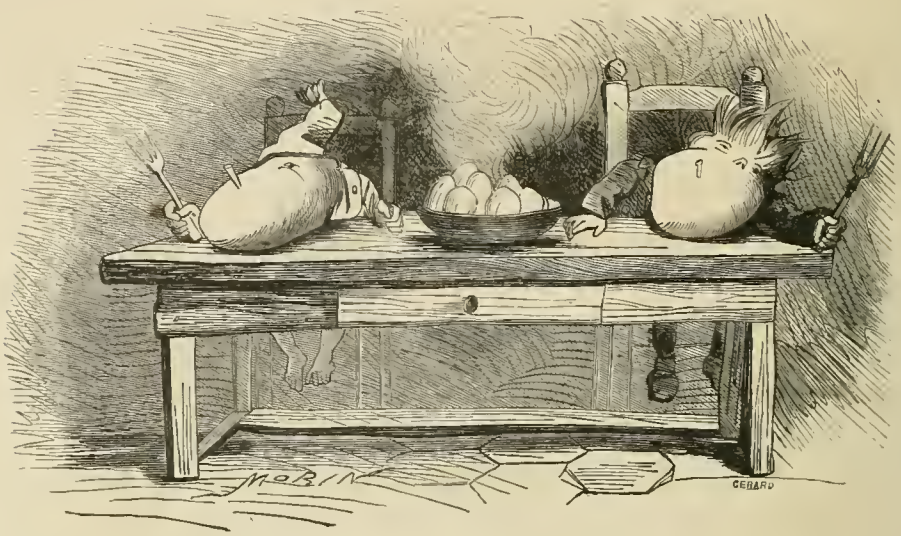
Mais comme les deux polissons ne faisaient que de geindre :

—Allons, sous la pompe, méchants sujets, dit-elle, il n'y a pas un moment à perdre.

A tour de bras, la brave femme fit couler sur leur figure des flots d'eau qui, sur l'instant, calmaient la douleur sans enlever la cause du mal.

Trempés jusqu'aux os, Guillaume et Martin rentrèrent à la maison, que remplissait une suave odeur de fricassée de pois au lard et de boulettes de viande. Ce régal avait été préparé pour les deux cousins, et ils s'étaient fait une fête de ces boulettes et de ces pois au lard; mais, quand bien même la douleur n'eût pas communiqué la fièvre à tout leur corps, leur nez était de-

venu si colossal qu'il cachait les yeux et la bouche, et qu'il eût fallu des béquilles pour soutenir ces tubercules de chairs désordonnées.



Les pois au lard, les boulettes de viande et de pomme de terre restèrent intacts, et le délicat parfum qui s'en dégageait rendait encore plus amer le martyre des deux cousins.

La nuit fut dure à passer. Les garnements dormirent à peine; s'ils sommeillaient, d'atroces cauchemars leur montraient, au lieu de la brillante Reine des abeilles, une hideuse mégère, lançant des dards pénétrants dans leur figure.

En effet, seulement le lendemain, la mère de Guillaume s'aperçut que c'étaient les aiguillons des abeilles qui, enfoncés dans les chairs, occasionnaient cette enflure considérable, et, malgré son désir de soulager les deux enfants, la paysanne ne put arracher les aiguillons.

—Il n'y a que le maréchal-ferrant qui saurait enlever

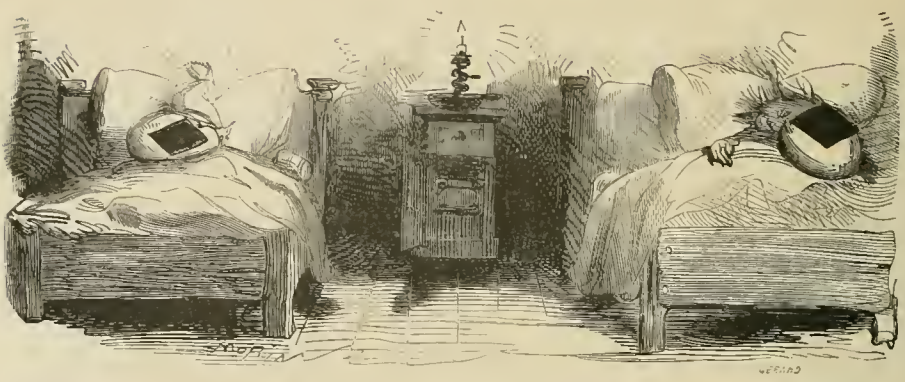
ça avec ses outils, dirent les commères du village consultées.

Le matin, Guillaume et Martin furent donc conduits chez le charron, qui, après de nombreux efforts, put tirer ces aiguillons à l'aide de solides tenailles.

—Ma parole, disait le charron en s'essuyant le front, je n'ai pas plus de mal à ferrer un cheval.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir extirpé les aiguillons. Il existait une inflammation qui demandait des onguents particuliers, et ceux-là, le maréchal-ferrant ne pouvait les fournir. Le maître d'école du village, qui savait un peu de médecine, fut appelé à son tour, et il appliqua sur le visage de Guillaume et de Martin deux emplâtres composés de substances caustiques, dont l'effet consistait à appeler l'irritation au dehors. Ce furent encore des cris de rage et de douleur; mais il fallait en passer par là, sous peine de garder pour la vie d'effrayants tubercules au milieu du visage.

Le maître d'école ordonna que les deux cousins gar-

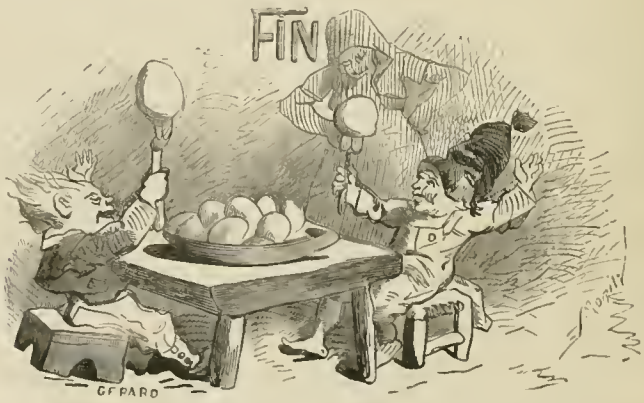


deraient le lit trois semaines sans bouger, avec un emplâtre qui les empêchait de voir clair.

On pense quel châtiment ce fut pour deux garçons habitués à courir les champs, et combien ils se repentaient de leurs méchancetés vis-à-vis des abeilles.

Aussi qui fut heureux au bout de ces trois semaines ?

Guillaume et Martin, corrigés, guéris, pouvant manger à leur faim, frappaient de joie leurs cuillers sur la table et goûtaient enfin au régal que leur avait préparé, pour leur convalescence, leur brave mère : des pois au lard et de succulentes boulettes de viande et de pomme de terre.



LE GRAND CARTON VERT

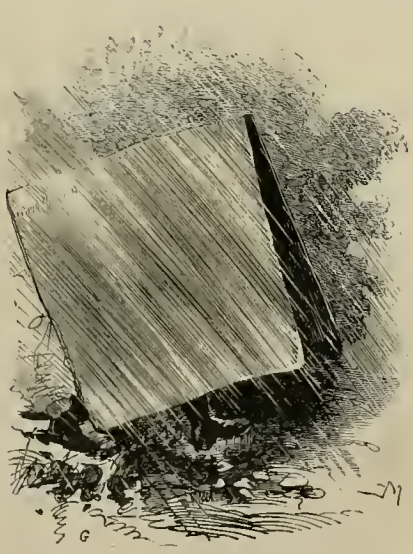
DU

PETIT PEINTRE BIDOIS

Le petit peintre Bidois ne manqua jamais de se présenter aux cours de l'École des beaux-arts sans son grand carton vert, un carton presque aussi grand que lui.

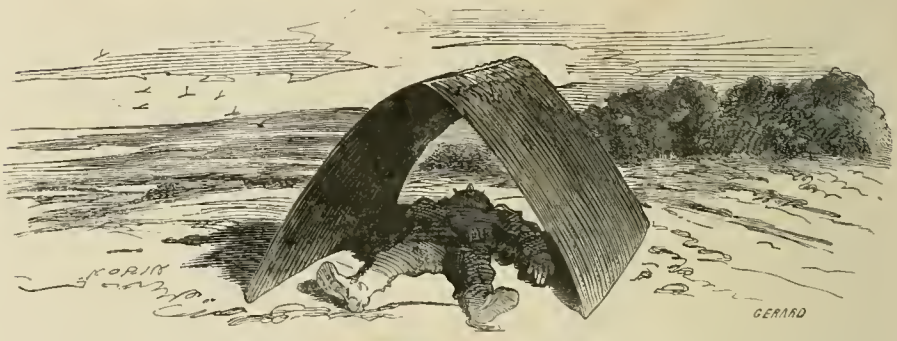
Les rapins se moquaient de Bidois et de son grand carton vert ; mais c'était déjà un petit homme convaincu et rien ne l'eût fait renoncer à ses habitudes.

Il fallait voir Bidois partant pour la campagne avec son grand carton vert. Chacun dans Paris se disait : — Comment ce pauvre petit bonhomme ne succombe-t-il pas sous la charge ? Mais le peintre Bidois se moquait de ces propos. S'il venait à pleuvoir, il déployait son carton et faisait la nique à la pluie.



Un jour, dans la campagne, Bidois ne trouva pas de pont; sans hésiter, il s'assit sur son carton vert et traversa la rivière comme sur un radeau.

Ses études terminées à l'École des beaux-arts, le peintre Bidois, qui s'était voué au paysage, son-



gea à entreprendre quelques voyages, et il débuta par l'Afrique.

Surpris un soir dans le désert, le petit Bidois, qui n'avait pas emporté de tente, passa une nuit tranquille sous son grand carton vert. On entendait aux environs les rugissements d'un lion; mais les cordons fermés du grand carton étaient une barrière aux entreprises du terrible animal.

Dans une tournée en Suisse, il s'agissait de descendre une montagne de glace; pour tout autre, cette descente eût été impossible. Le petit Bidois fit un traîneau de son grand carton, et, son appui-main lui servant de pique, il franchit une distance considérable sans aucun danger.

Dès lors, le petit Bidois ne craignant plus rien, s'abandonna à sa passion des voyages. Et ainsi il rapporta chaque année de merveilleuses études prises dans les pays chauds et froids, dans les déserts, dans des endroits escarpés où jamais nul peintre n'avait osé pénétrer.

Son grand carton vert lui servait de talisman et le poussait à des audaces qu'on n'aurait jamais cru pouvoir prendre racine dans un si petit homme.

Ayant obtenu une commande du gouvernement, à l'occasion d'un tableau qui devait représenter un glacier dans toute sa vérité, Bidois partit pour l'Italie et se trouva sur le Vésuve au moment où la montagne volca-

nique en courroux lançait des flammes et des pierres. De son grand carton solidement planté en terre, le peintre fit un mur inexpugnable, et, installé derrière, il put contempler la sublime horreur de ce spectacle et échapper à la lave brûlante qui répandait la désolation dans les alentours.

Une autre année, le petit Bidois entreprit de peindre la mer en courroux, et perché tout en haut d'un énorme rocher il semblait fort tranquille. Au bas, d'énormes vagues se dressaient irritées contre un peintre qui avait l'audace de les défier. Bidois, peignant toujours, narguait la tempête, chantait et sifflait tour à tour. Dans sa mansarde, il n'eût pas été plus tranquille, et c'était avec insouciance qu'il regardait le ciel sombre, les vagues en courroux qui se brisaient contre le rocher.

La nature irritée ne l'empêchait pas de poser d'adroites touches de pinceau l'une à côté de l'autre.

Tout à coup une effroyable bourrasque emporta le grand carton vert, et le petit Bidois eût péri dans les flots s'il n'avait eu la présence d'esprit de s'accrocher aux cordons.

Ainsi fit-il un long trajet, franchissant les espaces par une nuit noire. Déjà le petit Bidois recommandait son âme à Dieu, ses mains fatiguées étant prêtes à lâcher le cordon, lorsqu'un arbre vint heureusement se mettre en travers de la folle course du carton. Le petit Bidois s'accrocha aux branches, se demandant dans quelle partie du globe il se trouvait.

Au petit jour, les oiseaux chantèrent, et le petit Bidois reconnut le chant des oiseaux de France. Un chien aboya au pied de l'arbre, et bientôt parut un paysan normand

qui, à l'aide d'une longue fourche, décrocha le petit Bidois et son grand carton vert.

Après de si singulières aventures, Bidois revint à Paris où, pendant nombre d'années, il obtint les plus beaux succès aux expositions de peinture, grâce aux motifs variés qu'il avait rapportés de ses voyages.

Le peintre fut comblé d'honneurs et de décorations. Le roi de Hollande lui fit cadeau d'un splendide carton chinois recouvert de soie jaune; mais, quoique le carton vert fût fatigué, défraîchi et atteint d'éraillures, le petit Bidois ne voulut jamais se séparer de ce fidèle serviteur, et, dans cette même École des beaux-arts où jadis Bidois entrait en élève, on voit aujourd'hui le peintre entrer comme professeur et toujours portant avec lui son grand carton vert.

POLICHINELLE & LE CHAT

PANTOMIME.

PERSONNAGES :

LE CHAT (*caractère agressif et irascible*).

UN POLICHINELLE D'ENFANT (*personnage muet*).

SCÈNE PREMIÈRE

POLICHINELLE, *seul.*

Il est étendu dans un coin de l'appartement, sur le parquet, abandonné par son maître, parti pour l'école.

SCÈNE DEUXIÈME

POLICHINELLE, LE CHAT.

Le chat entre, une pelote de coton à la gueule, et, après l'avoir salie en la traînant dans les escaliers, le chat capricieux la laisse de côté comme une chose inutile.

Tout en rôdant autour de la chambre, le chat aperçoit Polichinelle. Aussitôt son œil brille, ses oreilles se dressent, sa queue frétille inquiète.

—Qu'est-ce cela? se demande-t-il.

Se ramassant sur ses pattes, le corps allongé, l'œil aux aguets, le chat épie les mouvements de l'ennemi.

Polichinelle ne donnant aucun signe de vie, le chat défiant fait lentement le tour de la salle, avec les apparences d'une complète indifférence; mais son œil vert ne quitte pas l'être bizarre qui pourrait feindre le sommeil pour triompher d'un adversaire sans défense.

Par des courbes savantes, insensiblement le chat s'est rapproché de Polichinelle qu'il a reconnu.

—*Fffff!*

Tel est le cri de guerre dont il salue son adversaire.

Polichinelle, plein d'indifférence, reste étendu sur le flanc.

Le chat pousse un second cri de guerre.

—*Fffffffff !*

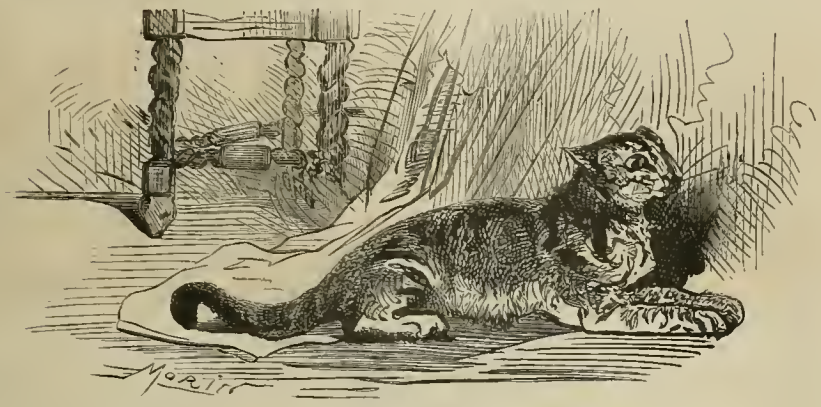
Ce cri est suivi d'un roulement de tonnerre qu'on ne croirait pas pouvoir sortir d'un si petit corps.

—*Rrrrrrrr !*

La colère gonfle le chat tout entier, dont le dos s'élève insensiblement comme la bosse d'un chameau.

Sur cette bosse se dressent des poils hérissés. Le chat

grince les dents, et véritablement il a perdu le caractère de beauté qui résulte d'une âme paisible.



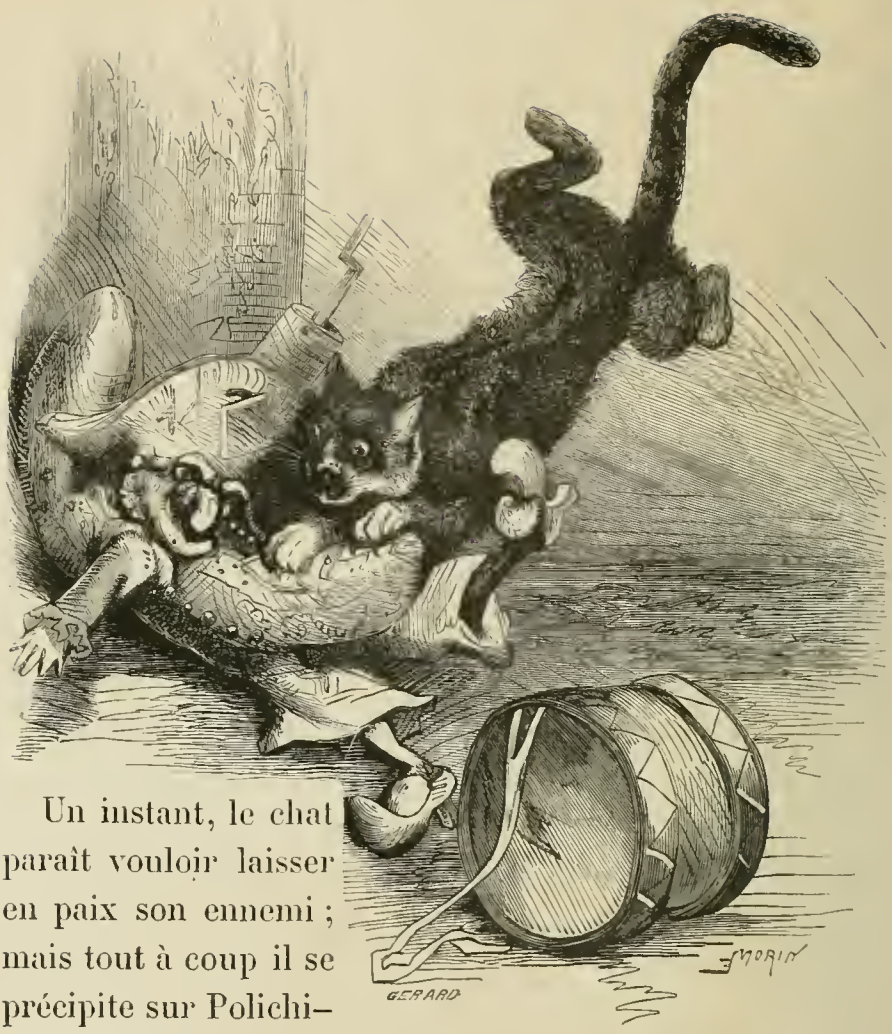
Honteux sans doute de cet accès de fureur, le chat s'éloigne en marchant de côté, le dos en demi-cercle, le museau pointu et les oreilles toujours aiguës, par un reste d'irritation.

Il s'arrête un instant, réfléchit sur la conduite qu'il convient de tenir vis-à-vis de cet adversaire inoffensif.

Puis il s'étend dans la position d'un sphinx; mais sa queue ondulante, qui frappe convulsivement le parquet à droite et à gauche, montre que, loin d'imiter les calmes attitudes des sphinx égyptiens, le chat conserve de sourdes rancunes.

Il médite aussi profondément qu'un froid diplomate, qui, dans son cabinet, la main posée sur une carte de l'Europe, s'écrie : Il faut détruire cet empire.

Les chats couvent de méchants projets avec une astuce diabolique, se pelotonnent en rond sur un fauteuil, ferment leurs paupières et feignent l'apathie la plus absolue jusqu'au moment où leurs combinaisons étant mûres, ils vont droit à la conquête qui a tourmenté leur cerveau.

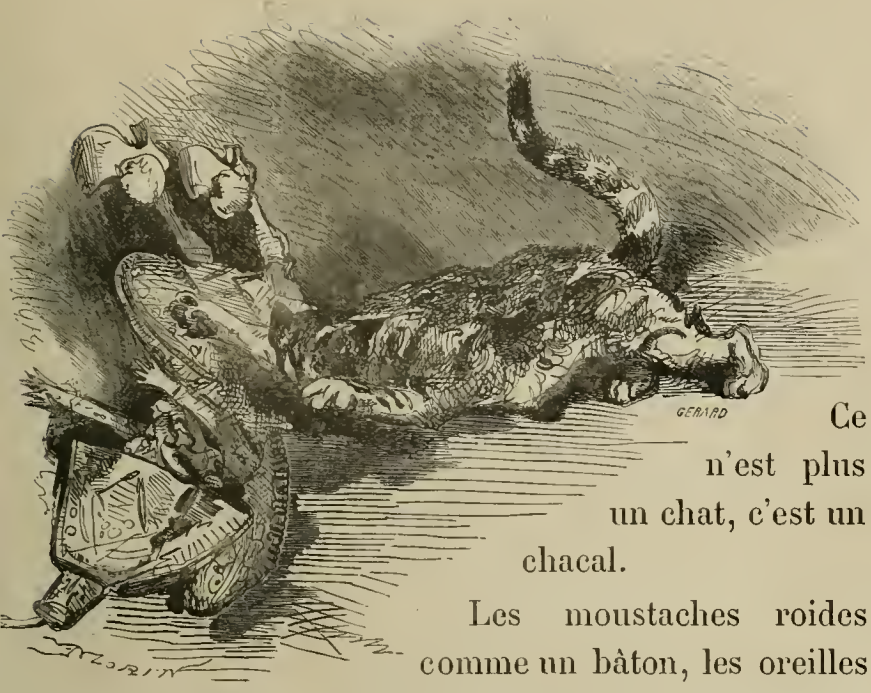


Un instant, le chat paraît vouloir laisser en paix son ennemi ; mais tout à coup il se précipite sur Polichinelle et lui enfonce ses griffes dans la poitrine.

Polichinelle est sans défense ; son maître est à l'école, le chat le sait et profite du moment.

Il ne craint pas de gâter les riches broderies de l'habit de Polichinelle.

Sans pitié et sans remords, il s'attaque à un être qui reposait en paix, et c'est alors qu'oubliant tous les soins prodigués à son éducation, de mauvais instincts éclatent, qui rappellent la terrible famille à laquelle il appartient.



Ce n'est plus un chat, c'est un chacal.

Les moustaches roides comme un bâton, les oreilles déployées comme la capote d'un cabriolet, mêlant les jurements aux crachats, il s'acharne sur son adversaire

inoffensif, déchire ses habits, traîne l'infortuné Polichinelle sur le parquet, l'abandonne, piétine encore le cadavre,

le fait sauter en l'air,

et finalement, arrache sa perruque.

Ainsi le chat s'est vengé sur Polichinelle des nombreux coups de bâton que délivrait dans sa barraque, depuis des temps immémoriaux, le terrible bossu à des animaux sans défense, et comme un triomphateur il s'assied gravement sur le cadavre du vaincu.

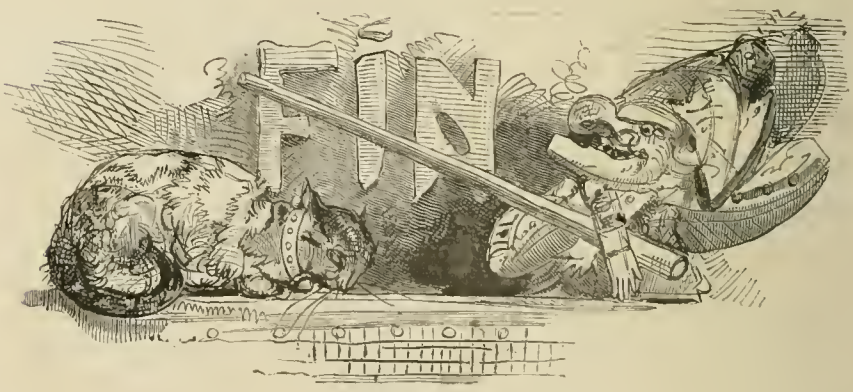
A quoi l'a mené cette vengeance ? Le chat le sait-il ? Pourrait-il le dire ? En a-t-il conscience ?

Pourtant, le calme a fait place à l'irritation. Les effarements de son poil sont remplacés par des rondeurs soyeuses, et, grimpé sur Polichinelle que maintenant il méprise profondément, le chat offre les attitudes tranquilles de ses frères de l'Égypte enveloppés dans des bandelettes sacrées.

Ses yeux verts s'ouvrent grands au soleil qu'il regarde sans sourciller. Sérieux comme un magistrat qui vient de prononcer la condamnation du criminel, il ne s'inquiète guère des propos que les esprits vulgaires tiendront sur sa conduite.

Et l'apaisement étant rentré dans cette âme vin-

dicative, le chat sort de la chambre froid et silencieux comme un tigre repu.



LA LÉGENDE DU DAGUERRÉOTYPE

Le premier daguerréotypeur qui s'installa à Paris était un garçon perruquier du Midi, nommé Carcassonne, qui, de son ancien état, n'avait conservé que de longs cheveux, de longues manchettes et un jabot bouffant qui lui servaient d'enseigne; mais il prit des attitudes d'homme inspiré et un peu fatal dans les nombreux portraits d'après lui-même qu'on voyait sous la porte cochère.

Les hommes qui passaient devant le cadre se disaient : —Que je voudrais ressembler à Carcassonne ! Les demoiselles s'écriaient : —Le joli garçon que M. Carcassonne !

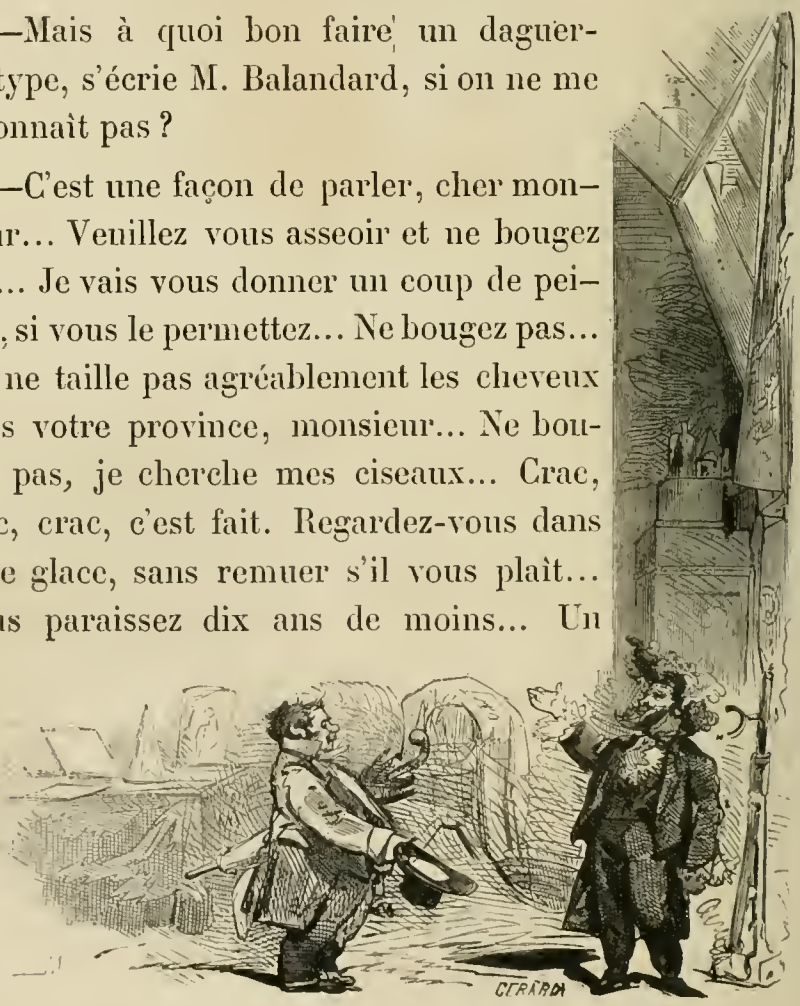
Enfin, on parlait tellement dans le quartier de Carcassonne, de sa beauté et de son talent de daguerréotypeur, qu'un provincial nouvellement débarqué, M. Balandard, complota de faire une surprise à sa femme en lui rapportant à son retour à Chaumont son portrait d'après un procédé encore si nouveau.

Donc un matin le provincial grimpe à l'atelier de Carcassonne, qui, ayant donné un tour de main à son jabot, et rejeté ses cheveux au vent :

—Nous allons vous faire, monsieur, un admirable portrait. On ne vous reconnaîtra pas.

—Mais à quoi bon faire un daguerréotype, s'écrie M. Balandard, si on ne me reconnaît pas ?

—C'est une façon de parler, cher monsieur... Veuillez vous asseoir et ne bougez pas... Je vais vous donner un coup de peigne, si vous le permettez... Ne bougez pas... On ne taille pas agréablement les cheveux dans votre province, monsieur... Ne bougez pas, je cherche mes ciseaux... Crac, crac, crac, c'est fait. Regardez-vous dans cette glace, sans remuer s'il vous plaît... Vous paraissez dix ans de moins... Un



moment, que je vous mette un soupçon de pommade... Ne bougez pas.

—Et le portrait ? s'écrie M. Balandard impatienté.

—Immédiatement. Encore un peu de poudre de riz pour enlever l'échauffement du voyage, et ne bougez pas !

—Pourquoi, monsieur Carcassonne, ne me permettez-vous pas de remuer ?

—Pour vous habituer, dès maintenant, à supporter l'immobilité qu'exigera l'opération... Patience, nous allons commencer. Ne bougez pas !

Alors Carcassonne apporta en face de M. Balandard un énorme daguerréotype qui semblait une pièce de canon braquée devant le modèle.

—Que les paupières restent immobiles ! Attention ! Ne bougez pas !

—Vraiment cette position est insupportable, se disait M. Balandard en ouvrant des yeux immenses.

—Immobiles les mains ! La poitrine plus en avant !.. Ne remuez pas le reste du corps, disait le daguerréotypeur la tête dans sa machine.

Il sort de la boîte, revient vers M. Balandard.

—Voilà une mèche de cheveux qui produit le plus mauvais effet... J'aurais dû vous donner un coup de fer. Allons, ne vous impatientez pas, je commence. Ne bougez plus ! Un, deux, trois ! Fixe ! C'est fait !

—Enfin ! s'écrie M. Balandard en se levant, heureux d'échapper à cette dure immobilité et de contempler ses traits reproduits par le soleil.

Mais la plaque, plus noire qu'un nègre, ne laissait distinguer ni bouche, ni nez, ni yeux, ni oreilles.

—Vous avez remué, s'écrie M. Carcassonne. C'est à recommencer... Allons, en place et ne bougeons plus.

M. Balandard se rassied sur sa chaise et pendant trois fois le même carré noir irritant apparaît sur la plaque.

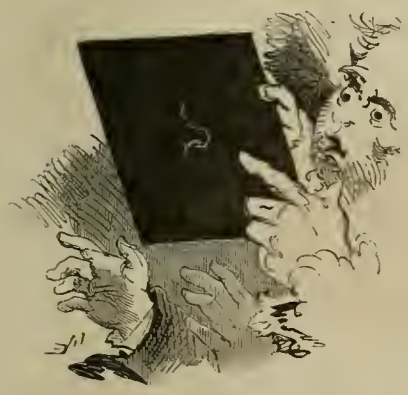
—Vous êtes donc le mouve-

ment perpétuel, monsieur? disait le daguerréotypeur. Il est pourtant si facile de rester en place!

La vérité est que l'ancien garçon perruquier, absolument ignorant dans l'art du daguerréotypeur, employait au hasard des substances chimiques à lui inconnues, et que le soleil se faisait tirer l'oreille pour l'aider de son concours.

Pendant le quatrième essai du portrait, M. Balandard sentit une singulière démangeaison à son nez et il lui fallut un énorme empire sur lui-même pour ne pas se gratter.

—Ah! ah! s'écria Carcassonne, voici un meilleur essai.



Et, triomphant, il montra à son client un nez qui se dessinait au milieu de la plaque noire.

—Vous n'avez pas remué le nez; aussi voyez comme il est bien venu. Un peu de courage et nous réussirons.

Au sixième portrait, M. Balandard se leva en se grattant les oreilles comme s'il avait été assiégé par une armée de puces.

—C'est singulier, disait-il en grattant ses oreilles; elles me semblent diminuées.

—Bravo! s'écriait Carcassonne, bravo!

Cette fois, les oreilles de M. Balandard se profilaient sur la plaque dans toute leur platitude.

—Tout va bien, dit le daguerréotypeur, au premier coup, le portrait viendra tout entier. Ne bougeons plus!

M. Balandard sentit alors comme une légion de fourmis dans ses cheveux.

—Ne faites pas attention, dit M. Carcassonne; tel est l'effet de ma pommade qu'elle s'infiltre dans les tissus capillaires et réveille l'activité de la racine du cheveu.

A la suite de ces fourmillements, le toupet apparût sur la plaque dans toute sa majesté.

Au neuvième essai, un étrange picotement tracassa l'œil droit de M. Balandard, ce qui lui fit fermer l'œil gauche.

Et en effet l'œil droit se montra seul sur la plaque.

— Seigneur! quels tourments! se disait M. Balandard le cœur serré par une certaine émotion; car que signifiaient ces grattements, ces picotements, ces fourmillements à la suite desquels le pauvre homme ressentait comme une diminution de lui-même?

N'était-il pas dangereux d'être exposé en face d'une machine mystérieuse qui froidement, de son grand œil sombre, regardait l'homme assis?

Et quel lugubre costume que celui du daguerréotypeur qui sans cesse se couvrait la tête d'un grand drap noir!

S'il avait eu quelque fermeté, M. Balandard fût parti de l'atelier; mais depuis qu'il était assis sur une chaise en face de l'instrument, sa volonté était diminuée et il ne pouvait résister à Carcassonne qui vingt fois le forçait à s'asseoir et vingt fois encore recommençait le portrait avec son éternel cri : Ne bougeons plus.

Cependant Carcassonne, à

force d'expérimenter, commençait à se faire la main, et il était parvenu à obtenir une sorte de portrait fort embrouillé, une merveille pourtant en regard des premières noirceurs.

Il est vrai que pour arriver à ces pauvres résultats, le daguerréotypeur chargeait ses plaques de produits chimiques d'une violence extrême.

Déjà la séance durait depuis trois heures, et M. Balandard affaibli avait juste assez de force pour essuyer son front ruisselant, lorsque Carcassonne poussa un cri de triomphe.

—Enfin, voilà un admirable portrait, tout ce qu'il y a de plus ressemblant!

A cet enthousiasme, une voix altérée répondit :

—Faites voir.

—Eh bien, monsieur Balandard, où êtes-vous ? demanda le daguerréotypeur.

—Ici.

—Où ?

—Sur la chaise.

En effet, le son de voix partait de la chaise où était assis tout à l'heure le modèle; mais on ne voyait plus le provincial.

—Monsieur Balandard! s'écria le daguerréotypeur.

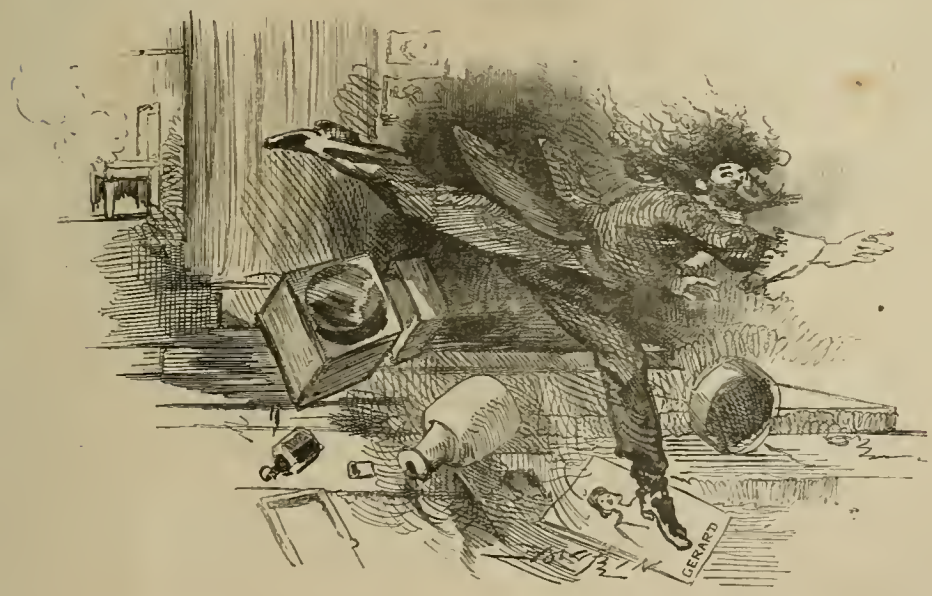
—Monsieur Carcassonne !

—Allons, monsieur Balandard, pas de plaisanterie... Sortez de votre cachette.

—Ne me voyez-vous pas, monsieur Carcassonne? disait la voix.

Enfin, cherchant dans tous les coins de son atelier, la fatale vérité apparut seulement à l'ignorant daguerréotypeur qui avait employé des acides si violents que la figure, le corps et les habits du malheureux bourgeois de Chaumont en avaient été dévorés.

Cinquante essais successifs annihilèrent peu à peu la personne du modèle. De M. Balandard, il ne restait qu'une voix !



Effrayé de la suppression d'un citoyen estimable, crime prévu par le code, Carcassonne abandonna le

BIBLIOTHECA

métier dangereux de daguerréotypeur pour reprendre son ancienne profession de garçon perruquier; mais, sans cesse, comme un châtiment éternel, l'ombre de M. Balandard le suit partout et sans cesse le supplie de lui rendre sa forme première.

Et pour calmer ces justes récriminations, Carcassonne n'obtient un moment de calme que par un mot que les gens qui vont se faire raser attribuent à un excès de prudence :

—Ne bougeons pas !

579215

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002544095b

CE PQ 2252
.B6 1863
COO FLEURY, JULE LES BONS CCN
ACC# 1222399